

---

**CONSIDÉRATIONS**  
**SUR LES POPULATIONS**  
**DE**  
**L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.**

---

**I.**

L'histoire de l'Afrique septentrionale se divise naturellement en deux parties bien distinctes :

- 1° L'histoire des populations blanches ;
- 2° L'histoire des populations noires.

Les plateaux et les vallées de l'Atlas, qui forment toute la côte septentrionale du continent, n'ont jamais eu, pour habitants naturels, que des blancs.

Les régions intertropicales du Soudan n'ont jamais eu, pour habitants naturels, que des noirs.

Entre deux variétés si différentes de l'espèce humaine, la nature, comme pour sauver le manque de transition, a placé un immense désert qui semble n'avoir été destiné qu'à des animaux organisés exprès pour y vivre, comme les chameaux, les autruches, les antilopes, etc.

Mais cette puissante barrière a été franchie par l'activité fiévreuse des races blanches, et les blancs et les noirs sont, par le fait, en contact depuis plus de 1,200 ans.

Nous allons d'abord nous occuper des populations blanches (1).

L'histoire des populations blanches de l'Atlas se réduit à très-peu de choses avant la domination romaine; elle ne se trouve, pendant la durée de cette domination, que dans les historiens de Rome; et, postérieurement à la période latine jusqu'à nos jours, c'est dans les historiens arabes qu'il faut la chercher.

Pour beaucoup de personnes, l'Afrique ancienne se réduit à Carthage: c'est comme si l'on réduisait le Soudan à l'ilot de Gorée. Carthage était une colonie sur la côte septentrionale de l'Afrique, comme aujourd'hui Saint-Louis ou Sierra-Léone sur la côte occidentale. Seulement cette ville, étant devenue excessivement riche et peuplée, joua un grand rôle, non dans l'histoire du continent africain, mais dans la Méditerranée. Elle n'a presque rien de commun avec l'histoire propre de l'Afrique septentrionale: Carthage n'était qu'un accident en Afrique.

On peut en dire autant des autres colonies grecques ou phéniciennes qui existèrent sur cette même côte.

La domination romaine, qui succéda à Carthage, pénétra plus avant dans le pays à la suite de luttes incessantes et acharnées avec les indigènes; la domination romaine disparut à son tour, laissant beau-

(1) Dans ces considérations, nous laissons tout à fait de côté la question de l'Égypte qui ne présente pas la même simplicité que celle des parties plus occidentales sous le rapport de l'ethnologie.

coup de pierres taillées sur le sol, mais ne laissant que cela.

Cette domination ne fut aussi qu'un long accident dans l'histoire de cette partie du monde.

Les Espagnols, les Génois possédèrent quelques forts sur cette même côte; ils les abandonnèrent ou on les leur prit sans que cela influât en rien sur les contrées où ils avaient fait une apparition.

Il en fut de même de la domination turque; espérons qu'on ne dira pas un jour la même chose de la domination française.

Il faut se garder, pour étudier l'ethnologie de l'Afrique septentrionale, de s'occuper de ces dominations étrangères et éphémères.

La seule race aborigène du plateau de l'Atlas, race qui peupla, dès la plus haute antiquité, cette zone montagneuse au nord du Grand Désert, est la race *Berbère*; et ce pays est parfaitement nommé Barbarie, États barbaresques, quoiqu'on ignore assez généralement la véritable et rationnelle origine de ce mot Barbarie qu'on devrait plutôt prononcer Berbérie.

Il ne paraît pas que ce mot *Berbère* soit le nom que cette race s'est donné dès le principe à elle-même, quoiqu'il soit bien extraordinaire qu'une épithète, donnée par les Romains ou les Grecs, ait été adoptée par les Arabes, puis par le monde entier, pour la désigner. Quoi qu'il en soit, et faute d'un nom générique pour cette race, nous devons nous estimer heureux que ce *sobriquet* se trouve universellement adopté, et depuis un temps très-considé-

rable, non-seulement pour la race, mais pour le pays dont elle est aborigène (Berbérie, *Barbarie*), et nous ne pouvons mieux faire que de l'adopter dans nos géographies et dans nos histoires.

C'est une race tout à fait blanche.

Cette famille humaine se composait de plusieurs grandes nations ou tribus : les Latins ayant, comme nous l'avons eue longtemps, la mauvaise habitude de dénaturer les noms propres, dans leur mépris pour les langues étrangères, inventèrent des noms dont ils affublèrent ces nations africaines : ils les appelèrent Libyens, Maures, Lotophages, Numides ; noms inventés gratuitement ou qui expriment une qualité, une situation, une habitude, mais qui bien certainement ne sont pas ceux que ces peuples se donnaient à eux-mêmes.

Cependant nous trouvons dans les auteurs latins (Salluste...) le mot *Getuli* comme désignant la souche des peuples aborigènes du nord de l'Afrique. Or, *Getuli* est une latinisation du mot *Guadal*, *Guadala*, nom d'une grande tribu berbère bien connue, et dont nous voyons encore des descendants sur bien des points et entre autres chez les Brakna, à la hauteur de Mafou, sur les bords du Sénégal.

Salluste parle des peuples issus de l'alliance des Gétules avec les Perses, les Mèdes et les Arméniens, qui avaient suivi l'Hercule arménien ou tyrien.

De tout cela ne constatons que ce fait d'un nom d'une tribu berbère réellement donné par les documents latins.

Si nous voulons quelques renseignements ethnologiques sur cette race berbère, il nous faut surtout les chercher dans les historiens arabes, et voici comment cela se fait :

Après la domination romaine vint l'invasion arabe, et celle-ci s'identifia complètement avec l'Afrique septentrionale. Ces contrées sont devenues depuis lors au moins aussi arabes que berbères.

Les Arabes, originaires de la presqu'île qui porte leur nom, dans leurs migrations soit spontanées, soit politiques, soit religieuses, se répandirent toujours sur la Berbérie, dominant non sans peine la race berbère, et se mélangeant à elle sur quelques points.

La lutte entre les Berbères et les Arabes, lutte qui prit presque toujours la forme religieuse, constitue l'histoire du nord de l'Afrique depuis plus de 1,200 ans.

C'est dans les auteurs arabes de cette période qu'il faut aller l'étudier. Beaucoup de ces historiens ont aujourd'hui des traductions françaises, depuis que notre possession de l'Algérie a attiré nos études et notre attention sur ces matières.

C'est dans ces ouvrages que nous trouverons les noms des principales nations ou tribus berbères : nous y verrons outre les Gueddala dont nous avons déjà parlé, et qui sont cités comme la nation berbère la plus puissante du Sahara, la nation de Zénata qui fonda Alger et domina, à Tlemcen, la nation de Zénaga dont les Gueddala faisaient partie et dont nous avons aujourd'hui de nombreuses tribus

sur les bords du Sénégal (fleuve auquel nous avons donné son nom sans le savoir) et qui fut un instant dominante dans toute l'Afrique et en Espagne; car, en 1073, un nommé Iouef ben Tachfin, qui était de la nation Zénaga, fraction des Lamtouna (il y a, chez les Brakna, des marabouts Lamtouna qui viennent tous les ans vis-à-vis de N'guigoulogne), s'empara de toute la Berbérie (Fez, Tlemcen, Tunis, Bougie) sur les Zénata, fonda la ville de Maroc, passa en Espagne, battit les chrétiens à Zalacca et s'empara de l'Espagne musulmane.

Ce fut un retour complet de domination de la race berbère sur la race arabe, qui l'avait subjuguée 350 ans auparavant sous les successeurs de Mohammed.

Le traitant qui achète des toulons de gomme aux marabouts lamtouna, à l'escalade du Coq, ne se doutait certainement pas pas de tout cela.

Posons donc ce premier fait, — il y a deux races blanches dans l'Afrique septentrionale :

La race berbère, qu'on peut considérer comme aborigène ;

La race arabe, qui a envahi ces contrées depuis plus de 1,200 ans.

Elles parlent deux langues entièrement différentes, quoique sémitiques toutes deux.

C'est dans Ibn Khaldoun, Ibn Batoutah, sultan Bello, Léon l'Africain, etc., que ceux qui en auront le temps et le désir trouveront l'histoire de ces deux races et de leurs migrations vers le sud jusqu'au pays des noirs.

Les Berbères, comme les plus anciens de ces deux peuples en Afrique, eurent les premiers des colonies dans le Sahara et sur la frontière du Soudan : Andagost, Takrou, etc.

Aussi, sur les bords du Sénégal, les tribus Zénaga (Berbères) comme les Nirzig (Daghad'ji et Tak'harred'jent) disent qu'elles occupaient le pays avant les tribus arabes.

Les Berbères faisaient, dans leurs colonies du Soudan, le commerce de l'or, de l'ivoire et des esclaves.

Ils eurent quelquefois des démêlés avec les noirs.

Ils eurent aussi à subir les contre-coups des bouleversements causés par la lutte qui continuait dans le nord entre leur race et la race arabe. C'est surtout dans le XI<sup>e</sup> siècle que ces luttes furent vives, et qu'une fièvre de prosélytisme exalta toutes ces tribus sahariennes à l'instigation de la secte des marabouts, mot dont nous avons fait morabites et Almoravides. Les noirs commencèrent à cette époque à embrasser la religion musulmane, et à faire aussi la guerre sainte les uns contre les autres.

C'est à cette époque qu'eut lieu la plus grande dispersion de la race berbère, et qu'elle fut subjuguée par les Arabes jusque sur les bords du Sénégal et du Niger.

A la race berbère appartiennent les Kabyles et Chaouia des montagnes du Tel, les Beni-Mzab et en général les habitants des oasis, les Chellouah du sud du Maroc, les Touaregs des différentes tribus, les Zénaga, etc.

Quant à la race arabe, elle se divise en un nombre très-considérable de tribus provenant des diverses invasions successives. Celle qui vint dominer et qui domine encore les Berbères sur les bords du Sénégal, est la tribu des Beni-Hassan descendants de Makil, tribu Hymériite qui passa en Afrique dans le *xr*<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Les tribus berbères et arabes, qui se trouvèrent en contact avec les races noires, le long du Sénégal et du Niger, se mêlèrent à elles; aussi, de nos jours, voyons-nous chez ces tribus extrêmes très-peu de blancs purs, mais des mulâtres à tous les degrés.

Parmi ces populations, avec lesquelles nous sommes en relation, chez les Trarza et chez les Brakna, l'élément arabe domine, l'élément berbère (marabouts et tributaires) est asservi. Chez les Douâich, l'élément berbère est dominant par un retour de fortune.

Chez toutes, l'élément noir ou mulâtre est esclave ou serf à quelques exceptions près.

## II.

Passons maintenant aux populations noires. Où chercher des données, des documents pour les classer? Ici l'histoire nous sera de peu de secours; les historiens arabes, quand ils parlent des Soudaniens, ne se préoccupent que d'une chose: s'ils sont convertis à l'islamisme ou encore idolâtres. Leurs recherches ne sortent guère de ce cadre d'idées. Les marchands européens, qui fréquentaient la côte, ne se préoccupaient, quand ils voyaient un noir,

que de savoir s'il était ou non *pièce d'Inde*. On appelait pièce d'Inde un esclave de qualité supérieure.

A défaut de l'histoire, et quelquefois préférablement à elle, lorsqu'elle n'est pas bien authentique, on a pour classer les hommes les caractères physiques; mais il y a ici de grandes causes de confusion, et les caractères physiques seuls nous seraient un guide insuffisant, à cause du mélange continu des races noires entre elles. Ce mélange, plus général encore autour de nos établissements que partout ailleurs, tient à ce que les noirs n'attachent guère d'importance à conserver leur race pure, et qu'ils s'allient journellement avec leurs captives de toutes races. Les fréquentes razzia de femmes et d'enfants que font les uns sur les autres les peuples barbares du Soudan, amènent tout à coup des milliers d'individus d'une race dans un pays occupé par une autre. On conçoit que les caractères physiques se perdent dans ces croisements continus.

Que nous reste-t-il donc de plus certain pour classer ces peuples? Les langues.

Et par là nous n'entendons pas faire des rapprochements de mots qui ne signifient rien. Ce n'est pas par l'analogie de quelques mots, analogie qui peut être due au hasard, que l'on compare des langues.

C'est par leur caractères généraux, par leur génie, par la nature des sons qu'elles emploient, par leurs règles grammaticales, par le plus ou moins de perfection de leur verbe..., etc.

Prenant donc le langage pour guide, nous recti-

fierons tout d'abord une erreur accréditée, la prétendue complication des langues et par suite de races qu'on trouverait chez les noirs.

Le Père Labat est un de ceux qui ont contribué à propager cette opinion.

En parlant des innombrables espèces de singes qui se trouvent, suivant lui, sur les terres de la concession de la compagnie, depuis Arguin jusqu'à la rivière de *Serrelionne*, il dit :

« Chaque contrée en produit qui sont aussi différents de leurs voisins que les langues des nègres des mêmes pays sont éloignées les unes des autres; cela va à un tel excès, que souvent, dans un espace de 10 ou 15 lieues, on y entend trois ou quatre sortes de langues qui n'ont aucun rapport les unes avec les autres. »

Outre le rapprochement peu charitable, que l'on remarque, de la part de l'auteur (il était propriétaire d'esclaves), rapprochement qu'il continue ensuite d'une manière encore plus marquée, le fait, comme donnée d'observation, est complètement inexact; nous allons le faire voir.

Pour ne parler que des pays sur lesquels nous avons pu faire des observations personnelles, nous laisserons là, pour le moment, les petits États qui longent la côte depuis la Cazamance jusqu'à Sierra-Léone et que nous ne connaissons pas; nous nous en tiendrons aux contrées bornées au sud par le 9<sup>e</sup> degré de latitude nord, à l'est par le 4<sup>e</sup> degré de longitude ouest, au nord par les pays habités par

les Arabes et les Berbères (16° à 17° de latitude nord), et à l'ouest par les contrées maritimes que nous venons d'écarter de notre sujet.

Nous embrassons ainsi les bassins du haut Niger, du Sénégal, de la Gambie, et les parties supérieures des bassins des cours d'eau compris entre la Gambie et Sierra-Léone.

Cela forme un territoire non interrompu de 50,000 lieues carrées, c'est-à-dire le double de celui de la France.

Combien de milliers de langues allons-nous donc trouver, dans cet espace, d'après le Père Labat?

Eh bien! nous aurons beau chercher, nous n'en trouverons que cinq différentes, et sur ces cinq, l'une est la langue d'un peuple étranger et envahisseur, et les quatre seules langues indigènes qui restent peuvent et doivent se réunir deux à deux, et ne forment que deux familles distinctes.

Or, en France, nous comptons quatre langues essentiellement différentes : 1° les langues néolatines, 2° les idiomes allemands, 3° le breton, 4° le basque.

En effet, le socé, le malinké, le khassonké, le ouassoulouké, le dialonké, le bambara, etc., sont tous des dialectes d'une même langue.

Le bambara peut être pris pour type, parce que les États où il est parlé sont les plus puissants et ceux qui ont le plus résisté jusqu'à présent à l'envahissement des idées et des coutumes étrangères;

parce que ceux qui le parlent se croient supérieurs à ceux qui parlent les autres dialectes.

Ce sont des langues dures, saccadées, le *kh* (j espagnol) y est fréquent. Elles n'ont pas d'articles. Tous les mots se terminent par des voyelles *a é i o* ; et, pour former le pluriel, il suffit de changer dans le singulier la voyelle finale en *ou* ; la plupart des mots sont polysyllabes, etc.

Quoique prenant le *bambara* pour type de cette famille de langues, nous adopterons le mot mandingue pour nom de la race dont elles sont les langues naturelles, parce que c'est le plus connu en géographie.

Du reste, il faut savoir que les Mandigues s'appellent entre eux *Mali-nké*.

Or, dans ces langues, il est de règle grammaticale d'ajouter la finale *nké* au nom d'un pays pour former le nom de ses habitants : *Mali-nké* veut donc dire homme du pays de *Mali* ; de même qu'un homme de *Saint-Louis* (*Ndar*) est appelé dans le haut du fleuve *Ndar-nké*.

Qu'était-ce donc que ce pays de *Mali*, dont le nom même est aujourd'hui perdu ?

*Ibn Battoutah*, qui écrivait au milieu du *xiv<sup>e</sup>* siècle, dit que l'empire de *Mali* s'étendait des frontières de *Tombouctou* aux frontières du *Bergou*, et comprenait tout le grand angle formé par le *Niger*, angle dont *Tombouctou* est le sommet.

*Ibn Khaldoun*, qui écrivait dans le même temps, cite l'*Atakarta* (*Kaarta*) comme étant un pays de l'empire de *Mali*.

Sulthan Bello dit que l'empire de Mali comprenait la province de Bambara (Ségou).

Aujourd'hui, les débris dispersés de l'empire de Mali, c'est-à-dire les États habités exclusivement par la race mandingue sont :

Ségou ou Bambara.	Badibou.
Karta.	Sagalla.
Bakbounou.	Kismls.
Bélé Dougou.	Soulimana.
Oull.	Limba.
Kantora.	Timisso.
Bambouk.	Baléa.
Bar.	.....
Nianl.	.....

Voici maintenant les pays dont la moitié de la population seulement est mandingue et l'autre moitié d'une autre race, comme nous le verrons plus loin :

Fouta-Dialon.	Kankan.
Sangara.	Toron.
Timmanis.	.....
Tombutch.	.....

Une autre race, qu'on trouve enchevêtrée avec la race mandingue dans les mêmes contrées, c'est la race sarakholé, comme l'appellent les Ouolof ou Soninké, comme ils s'appellent eux-mêmes.

Or Soni-nké, par la règle citée plus haut, et qui est commune à la langue des Sarakholé, cela veut dire un homme du pays de Soni; mais cette dénomination de pays est aujourd'hui perdue comme celle de Mali.

Les langues des Soninké et des Malinké, quoique

différentes, ont cependant les plus grandes affinités. Ainsi tous les caractères généraux que nous avons donnés pour celles-ci existent pour celle-là.

Même physionomie de mots, même absence d'articles, même manière de former les pluriels, règles analogues

Nous ne pouvons voir là qu'une seule famille, pour les langues comme pour les races.

Les pays habités par la race soninké sont :

Le Gouy.	Le Diafouna.
Le Kaméra.	Le Kingui (pays des Djlavara).
Le Gangara.	.....
Le pays des Guldimakha.	.....

et de plus, des villages isolés dans toutes les contrées voisines.

Si maintenant nous quittons les chaînes et ramifications du système de montagnes du Fouta-Dialon et les plaines du haut Niger et du haut Sénégal pour descendre dans les vastes plaines d'alluvion enfermées entre le bas Sénégal, la Gambie et la Falémé, nous trouvons une autre famille nègre aborigène, la famille Sérér-Ouolof.

Les Ouolof peuplent le Cayor, le Oualo, le Djio-  
lof et à moitié le Baol.

Les Sérér peuplent à moitié le Baol, et exclusivement Sin, Salum et Djiéguem.

Les langues sérér et ouolof, avec des mots en général différents, ont absolument le même génie, les mêmes principes, la même grammaire.

Ce sont des langues très-remarquables; elles se

caractérisent : 1° par la perfection de l'article qui se met après le nom et modifie sa consonne par euphonie, d'après la consonne dominante de nom, et sa terminaison suivant la position de l'objet. Il n'y pas de modification du nom pour indiquer le pluriel, l'article qui a un pluriel y pourvoit. Le plus grand nombre des mots simples y sont monosyllabes et terminés par une consonne. Le verbe y est surtout d'une grande perfection, et il est peut-être plus riche en formes que les verbes arabe et hébreu eux-mêmes.

On voit, d'après cela, que ces langues forment un groupe essentiellement différent de celui des langues malinké et soninké.

Après ces deux familles de langues et de races, nous ne trouvons plus, dans l'immense étendue de terrain dont nous nous occupons, qu'une autre race et une autre langue : — la race et la langue poul, — qu'on appelle aussi peul, foul, foulah, fellah et fellatah, quand on prononce à tort le *ta marbouta* qui termine le mot fellah écrit en arabe.

Cette race étrangère (tout le prouve) est venue du nord-est.

La tradition ne permet aucun doute à cet égard.

L'hypothèse la plus probable est qu'elle eut son berceau du côté de la haute Égypte, et que c'est elle qui est désignée sous le nom de *Phout* par Moïse.

Elle est rouge et supérieure en énergie et en intelligence aux races tout à fait noires.

Elle forme en dehors des limites du terrain qui fait le sujet de notre étude actuelle, des États très-

étendus et très-puissants vers l'est, indiqués dans les cartes toutes nouvelles, dressées d'après Richardson, Barth, Overweg et Vogel, par les mots *Fellatah dominions* à l'est du 6° degré de longitude ouest.

Ce peuple a envahi les pays habités par les Mandingues, les Sarakholé, les Sérér et les Ouolof, et s'est infiltré dans ces populations aborigènes : là, il s'est mêlé à elles (Toucouleurs), ici il en vit complètement séparé (Poul pasteurs, Laobé). Là, il a adopté la langue du pays envahi (Khassó, Ouassoulou...), ici, il a donné sa langue à la population mélangée (Fouta Bondou...).

La langue poul est encore plus différente des langues nègres indigènes que ces races ne le sont physiquement entre elles. Il n'y a pas d'article, les pluriels y sont très-différents des singuliers ; la lettre *kh* ne s'y trouve pas (dans la langue toucouleur, qui n'est que le poul corrompu par l'introduction de mots oulof ou mandingues, les mots qui renferment le *kh* viennent de ces dernières langues). La langue poul pure est d'une douceur remarquable.

Les pays où la race poul s'est établie à l'exclusion des races indigènes sont :

Massina.	
Bondou.	
Fouta.	
Khasso (la population quoique poul parle mallinké).	
Fouladougou	<i>id.</i>
Ouassoulou	<i>id.</i>
Dentilla	<i>id.</i>
Tenda	<i>id.</i>

Enfin la race poul forme l'autre partie de la population dans les pays que nous avons cités plus haut, comme habités en partie seulement par la race mandingue, c'est-à-dire,

Fouta-Dialon.  
Sangara.  
Timmanis.  
Tombutch.  
Kankan.  
Toren.  
.....  
.....

En nous résumant, nous trouvons donc qu'une contrée deux fois grande comme la France ne renferme que trois races bien distinctes :

Race malinké-soninké	} aborigènes,
Race sérer-oulof.	
Race poul. , . . . .	étrangère,

parlant cinq langues différentes : bambara, sarakholé, oulof, sérer et poul.

Nota. Il semble y avoir dans les villes de Djenné et de Tombouctou une langue qui ne se rapporte à aucune de celles dont nous avons parlé. Nous ne savons à quoi nous en tenir au sujet de cette exception de peu d'importance. Peut-être est-ce la langue d'un peuple habitant vers l'est (les Sonray)?

Colonel FAIDHERBE.

Saint-Louis (Sénégal) 1856.

---